"Polenta grassa"

Autor(en): **Zoppi, Giuseppe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]**

Band (Jahr): **41 (1968)**

Heft 1

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-776554

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PAR PAUL BUDRY

l'appariement des dames et des cavaliers qui prendront place sur les traîneaux. Viennent d'abord ceux qui possèdent en propre un traîneau à la hauteur des circonstances, le cheval et le harnachement, ce qui explique que la schlitteda est longtemps demeurée un privilège réservé aux familles aisées, à l'aristocratie qui se partageait les petites résidences de la vallée; aujourd'hui toutes les classes de la population y ont plus ou moins leur part. Pour ce qui est des couples, les premiers placés sont, comme de juste, les fiancés reconnus, puis les «promis» de notoriété publique, puis les «bons amis» notoires, à qui nul n'en voudrait de s'en aller ainsi à deux, à rênes lâchées, sous le soleil du bon Dieu de l'hiver engadinois. Le traîneau devient ce jour-là le symbole du vaisseau de la vie où l'on s'embarque à deux pour naviguer de concert contre les vents et marées de l'existence. Ceux pourtant à qui la schlitteda promet davantage, ce sont les amoureux timides, ceux qu'un penchant inavoué entraîne tendrement l'un vers l'autre, ou ceux chez qui une sympathie naissante cherche l'occasion de se mettre à l'épreuve. C'est souvent de ces derniers, dit-on, que part l'idée première de la schlitteda. Car, depuis que le monde est monde, les amoureux transis ont toujours souhaité de se trouver à deux, en tête à tête avec beaucoup de monde alentour... Le oui qu'on dit à un garçon qui vous invite à la schlitteda témoigne déjà de certain penchant, de ce qu'il en faut au moins pour vivre une journée de bonheur ensemble. Aussi, le matin de la fête venu, le cavalier tient-il à paraître à son avantage. Son cheval et son traîneau galamment fourbis et parés, il se rend à la demeure de l'élue. Il y est reçu déjà avec une certaine nuance de solennité, et traité dans les formes voulues, pendant que le cortège forme la colonne sur la place. C'est un bien aimable moment que d'assister à cette matinale visite, qui forme, si l'on veut, comme le rite familier de la Présentation. Et puisque rite il y a, on peut hardiment ajouter que celui-ci remonte à quelque coutume latine, car dans ce pays d'Engadine, constamment l'héritage romain se devine.
Enfin – entre-temps le disque du soleil a dépassé les crêtes – la schlitteda est prête pour le départ. La bonne moitié du village est accourue pour lui souhaiter bon voyage. Les écoliers dévorent la scène des yeux, mais «attendez seulement, un jour notre tour viendra!» Les vieux sentent remonter d'anciens souvenirs des temps où ils étaient aussi de la partie, «Mon Dieu, que c'était beau et comme c'est déjà loin!»
Puis fouette cocher! En tête trotte un héraut de grand style, parfois deux, voire trois, qui donnent à l'affaire un cachet antique. Puis viennent les traîneaux, bien serrés l'un à l'autre pour l'aller au moins, le plus souvent à un cheval, parfois un attelage à deux en tête, portant les musiciens, violon, contrebasse, flûte et clarinette, et depuis peu l'inévitable accordéon. Il y a dix ou vingt de ces traîneaux, parfois davantage, certains à quatre places, mais, par égard au dieu Amour, les deux places forment le gros de la caravane, et parmi ceux-là les vieux traîneaux à l'engadinoise pour autant que le village n'a pas trop sacrifié à la mode moderne. Sur les tout vieux traîneaux le cavalier qui conduit est assis sur une sorte de selle, et sa dame perpendiculairement à la direction de marche, les pieds appuyés à une barre. Voilà qui offre aux amoureux des combinaisons autrement aimables, autrement familières et tendres que l'ordinaire alignement des sièges de nos traîneaux modernes. Artistement construits, les deux formes de traîneaux ont d'ailleurs fort bonne apparence; des mains prévenantes les ont pourvus de fourrures et de couvertures chaudes, tout autre ornement paraîtrait superflu. Car la parure, ce sont les occupants eux-mêmes. Ce n'est pas pour rien que l'on conserve dans les coffres engadinois les habits et les robes de l'Empire. Les voici ramenés au jour: sur les hommes les culottes collantes, les bas blancs, les cols à pointes et les tromblons énormes; sur les femmes, les tabliers de soie, les gorgerins et les mantelets aux vives couleurs. Aux harnais tintent les grelots par douzaines, que dis-je, par centaines, scandant l'allure du cortège. Cette allure elle-même est régie par des règles sacrosaintes. Ici la colonne va son petit train en se laissant vivre joyeusement. Là soudain, piquée par un démon de tempête, elle s'emballe dans un galop d'enfer, dans un tintamarre de fouets, de grelots, de huchées, de musiques. Puis de nouveau calmée, la schlitteda reprend son train de promenade confortable sous le soleil de gentiane et les caresses du soleil.
Vers midi l'on arrive à l'étape. On mange, on boit, non sans «intriguer» peu ou prou, comme on dit au carnaval de Bâle, et régulièrement une délégation de la jeunesse de l'endroit s'annonce, et l'on se sépare en se promettant de rendre la visite.

Et puis c'est le retour. Les traîneaux s'égaillent un peu plus sur la route, tandis que les occupants du traîneau se serrent un peu plus, tant qu'ils peuvent, l'un à l'autre, en se susurrant quelque chanson à l'oreille, et, qui sait? quelque mot chargé d'avenir.
Car l'aimable schlitteda a été inventée pour l'amour. Et qui de nous, hôtes passagers de l'Engadine, ne voudrait être de la partie?

«POLENTA GRASSA»

DI GIUSEPPE ZOPPI

Il capraio riporta dalla fontana il paiolo raggiante. L'ha lustrato a furia d'acqua, di terra, di sabbia. Il padrone ci versa parcamente la panna color di narciso. Poi lo sospende sopra un gran fuoco nella fornace troppo ampia.
Quando accenna a bollire, si siede sul suo sgabello, e brandisce con la sinistra il matterello polito. Con la destra, da un sacchetto aperto ai suoi piedi, attinge la farina. Ne prende poca per volta; e, tenendo il pugno semichiuso, la lascia piovere giù, a guisa di cascatella. Sotto i baffi biondi, le sue labbra sorridono di piacere; rosee come quelle di un ragazzo.
Intanto la panna sgrigliola e borbotta. Dapprima si fa bionda; poi gialla; poi intensamente dorata. Il padrone richiude il sacchetto, buttandoci su lo spago. Dalla sinistra, passa il matterello alla destra; e, chino sul fuoco che gli arde il viso e le gambe, comincia a dimenare velocemente, con lieve sforzo, la bella polenta ondosa e fragrante. Scorre essa a tondo a tondo contro il rame rovente: una sola massa lucida e compatta.
Ma io non ne posso più. Da dieci minuti ho cavato dal muro il mio cucchiaione rotondo. Da dieci minuti me lo passo da una mano all'altra, e lo palpo, e lo stringo. Mi sento in corpo la cupa fame dei miei giovani anni laboriosi. Quando, finalmente, il padrone, girando rapido sullo sgabello, slancia il paiolo in mezzo alla cascina, sono il primo a piantarmici innanzi e ad affondarvi il cucchiaio.
Questa polenta scotta così fieramente, che non si può mangiarla se non molto adagio. Se l'ingoi troppo in fretta, ti arde la gola e lo stomaco, come se avessi inghiottito del fuoco. Bisogna dunque aver pazienza. Bisogna tirarla su, col cucchiaio rovescio, verso gli orli del paiolo, e distenderla bene. Poi bisogna lasciar mangiare anche gli altri. Tutti e cinque si sono stretti intorno al loro caro cibo: affamati e bramosi. Hanno smesso sul colpo ogni discorso. Mangiano a cucchiaiate ben colme. Dopo pochi minuti non rimangono che le croste. Quelle se le raspa su, con grande impegno, il capraio. Le trangugia in fretta e in furia, ingordamente, senza pensare che son più rame che polenta. Noialtri ci alziamo. Infiliamo il cucchiaio fra le pietre del muro. Usciamo ad ascoltare il sole.